FONDE EN 1891

LE NUMERO 15 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING

Mercredi 17 Janvier 1923

LE NUMERO 15 CENTIMES

LA MORT DE M. RIBOT

Avec M. Ribot disparaît un des grands bourgeois de la troisième République. Il était de la génération qui avait salué, dans la chute du ministère monarchiste du Seize-Mai, l'avènement d'une République conservatrice et qui, durant quarante années, a lutté, jour après jour, contre l'inévitable évolution républicaine.

Adversaire de Gambetta dès son entrée à la Chambre, M. Alexandre Ribot avait gardé toute sa vie cette aversion pour les idées hardies, pour les entraîneurs du progrès qui voulaient que la République fut démocratique et longtemps il fit école, dans le Pas-de-Calais du moins.

Il serait injuste de douter de sa loyauté vis-à-vis du régime, mais nourri de la pensée des Thiers et des Dufaure il souhaitait que le pays fut gouverné par une caste possédante, appuyée par une hiérarchie religieuse. Le rôle de semblables hommes ne fut pas sans valeur aux premières heures de la République. Ils accoutumèrent leurs milieux à se rallier, peu à peu. M. Ribot a été un des plus brillants parmi ces « républicains de transition ». Il n'aimait pas entendre parler du droit des ouvriers, mais il voulait les fixer au sol par le goût de la propriété et son nom demeurera justement attaché à la création des caisses de crédit immobilier pour faciliter l'accession de tous à la petite propriété.

Dans l'histoire française, M. Alexandre Ribot apparaîtra surtout comme un ministre des Finances prudent, habile, ennemi des innovations. Nul n'avait plus de facilités que lui pour arracher au Parlement le vote de crédits discutés. Je le vois encore, à la tribune de la Chambre, pendant la guerre, retournant ses poches, d'un air si misérable qu'on eût dit un grand mendiant sollicitant la charité d'une voix chevrotante. Et le malheureux homme faisait si bien pitié, qu'il emportait son vote et ses crédits.

Après M. Boudenoot, M. Ribot s'en va à l'heure où les républicains conservateurs du Pas-de-Calais se réduisent à une cohorte de plus en plus clairsemée. Le temps des « ralliés » est fini. Les dernières élections sénatoriales d'Arras montrent que les doctrines modérantistes ont, par la force des choses, préparé la voie aux généreuses aspirations de la vraie démocratie.

Eug. GUILLAUME.

Les Obsèques de l'ancien Président du Conseil

Elles auront lieu à Saint-Omer Jeudi à onze heures

L'« Agence Havas » nous communique :

Les obsèques de M. Alexandre Ribot auront lieu à Saint-Omer, en la basilique Notre-Dame, le jeudi 18 janvier 1923, à 11 heures.

Suivant la volonté du défunt, on est prié de n'envoyer ni fleurs, ni couronnes.

Aucun discours ne sera prononcé

La levée du corps aura lieu à Paris le mercredi 17 janvier à 10 heures.

Il ne sera pas envoyé de lettres d'invitations, le présent avis en tenant lieu.

Les Anglais bombarderaient la région de Mossoul

Un mouvement insurrectionnel a éclaté

Une dépêche de Constantinople, parvenue à Londres hier soir, annonce, qu'en dépit des démentis officiels qui ont été donnés par le gouvernement britannique, il y a bien eu, récemment, des soulèvements anti-anglais à Mossoul et aux environs.

Le gouvernement d'Angora a publié un communiqué donnant plusieurs détails sur ce mouvement insurrectionnel. Ce document établit par exemple que, dans le district d'Erbil, des avions britanniques jettent actuellement des bombes incendiaires sur les rebelles, brûlant les villages et détruisant une grande partie du bétail parqué dans les champs. C'est ainsi qu'une escadrille anglaise aurait bombardé Ravandiz. Dans les districts de Rayne, Mamurl et Derband, les avions anglais se seraient particulièrement signalés par leurs destructions. La presse turque annonce enfin que des avions britanniques ont été abattus par les indigènes.

Au Foreing-Office, il est impossible d'obtenir confirmation ou démenti de cette nouvelle.

C'EST DEMAIN MERCREDI

que nous commencerons la publication de cette belle histoire d'amour écrite par le maître DELLY :

La Revanche de Liliane

LETTRE D'ALLEMAGNE OCCUPÉE

COLOGNE-LA-MUETTE

Son énigmatique population taciturne et fermée ::: ne laisse rien deviner de ses impressions :::

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Devant la gravité des événements qui se déroulent actuellement en Allemagne, nous avons décidé d'envoyer dans la région où nos troupes sont actuellement installées, notre rédacteur Marcel Polvent dont nous reproduisons les lettres-relations sitôt reçues. Ces comptes-rendus seront aussi détaillés que possible et rédigés sous la forme la plus impartiale. Nous publions aujourd'hui la première lettre de notre envoyé spécial :

Cologne, 12 janvier, soir.

Après avoir traversé la laborieuse Belgique que les événements de la Ruhr ne semblent nullement impressionner, nous arrivons à Cologne, la première étape de la randonnée que nous nous proposons de faire, dans les contrées occupées du Reich.

LA GARE PRINCIPALE A COLOGNE

Depuis Aix-la-Chapelle déjà, nous sommes en contact avec cette énigmatique population allemande, taciturne et fermée, que les événements les plus graves, paraissent laisser tout à fait indifférente.

Dans le train qui, tout à l'heure nous emportait à toute allure dans la nuit, des Allemands nous faisaient face, jeunes et vieux, hommes et femmes, de toutes les conditions.

Les dernières éditions, de la presse régionale, ayant été distribuées au dernier arrêt, tous étaient plongés dans la lecture de leur journal.

Visiblement, la partie réservée à l'occupation de la Ruhr attirait toute leur attention. Qu'en pensaient-ils cependant ? Rien sur leur visage et dans leur attitude, ne le trahissait. Pas un commentaire, pas une remarque, aucun geste qui laissât deviner l'impression produite par les dernières nouvelles !

Nos tentatives d'entrer en conversation, avec nos compagnons de voyage, devaient rencontrer partout, le même échec. Quelques réponses évasives, accompagnées d'un geste vague, c'est tout ce que nous pûmes tirer pendant deux longues heures des impénétrables voyageurs.

Les Allemands chez eux

8 h. 30 du soir, nous débarquons à Cologne. Tout est calme, rien ne fait prévoir qu'un fait anormal, d'une portée énorme peut-être, vient de se produire dans la région. Devant la gare massive, et devant l'imposante cathédrale, quelques rares taxis stationnent. Leurs prix sont si élevés que seuls, les « Tommies » s'en servent.

Devant le quartier général anglais deux sentinelles, baïonnette au canon, arpentent le trottoir. Un jeune homme s'avance, se découvre et très poliment nous indique un hôtel.

Pour ce service toujours bien accueilli, il sollicite non pas un billet de mille marks comme on pourrait le croire, mais simplement, comme il le dit, « un demi-franc français ».

A l'hôtel confortable et luxueusement meublé, tout se passe normalement.

Le portier galonné, sur toutes les coutures, coiffé d'une casquette monumentale, bien que connaissant notre nationalité, se montre d'une politesse qui frise l'obséquiosité.

Un groom nous accompagne, porte les légers bagages, et s'incline, respectueusement, comme l'auraient fait les valets de pied du Kaiser détrôné : « Gefallt das zimmer den werten Herrn ? » La chambre plaît-elle à Monsieur ?

Sur notre réponse affirmative le jeune homme s'éloigne après avoir sollicité l'inévitable (« Trinkgeld ») pourboire.

Cologne la nuit

Partout les enseignes lumineuses jointes aux lampes à arc de l'éclairage public, baignent de leurs lueurs ardentes, l'asphalte de la rue.

Dans la foule morne et silencieuse qui comme rentrant d'une cérémonie funèbre, glisse, hâtivement le long des trottoirs, on ne remarque que de très rares uniformes français. Raides, et imperturbables par contre, la pipe à la bouche, une jeune femme aux allures de servante, au bras, les Britanniques encombrent les boulevards. On les rencontre partout, sur la rue, au café, dans les limousines luxueuses, à la porte des établissements où l'on s'amuse, devant les affiches bariolées des Music-Halls.

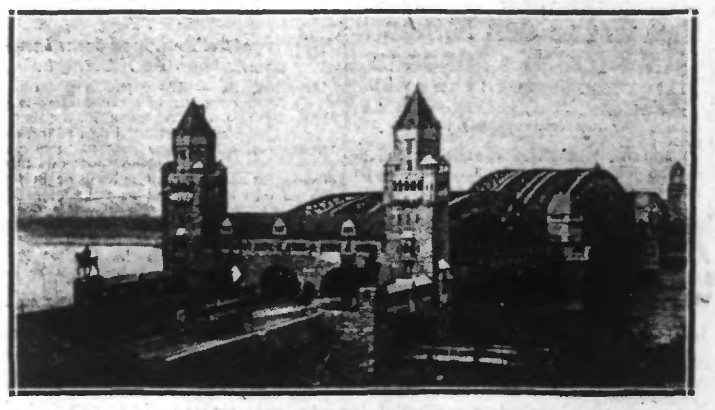
Dans la « Hohe Strasse » un Tommy est expulsé de « l'Atlantic ». Il a fait du vacarme, paraît-il. Un camarade qui porte dans les bras un petit singe grimaçant le console et l'excuse auprès de la « Militair Police » qui inflexible, conduit le perturbateur au violon. Un attroupement se forme. Les badauds sont dispersés sans ménagements.

Plus loin au café « Bauer » et à « Germania » c'est la grande vie. Il n'est que dix heures, mais tous les cinémas et théâtres sont déjà fermés. Pour 157 marks l'Allemand vient boire son bock de « Pilsen ». Pour 550 il peut se payer le luxe d'un moka crème.

Les temps sont durs paraît-il. Pas pour tout le monde, en tous cas. Des gros mercantis, au visage rosé et luisant, au crâne rasé et apparemment épilé, ingurgitent en silence, — car on est muet maintenant en Allemagne, — des verres de champagne français, qui sur la carte des vins figure au prix de 80.000 marks la bouteille.

Dans les grands établissements, 10 et 15 musiciens sont à l'orchestre. Les symphonies de Beethoven et des maîtres allemands, alternent avec les fox-trotts d'outre-manche, et les jazz-band des bords du Missisipi. L'orchestre fait rage, la lumière éblouit, l'atmosphère est à la gaîté et à l'amusement.

La clientèle cependant semble pétrifiée. Le nez plongé dans le journal du soir, les hommes ne remarquent rien de ce qui se passe autour d'eux. Quant aux femmes, vêtues sans élégance, elles semblent passer leur temps à compter les centaines d'ampoules qui scintillent dans les dorures des plafonds.



LE PONT HOHENZOLLERN A COLOGNE

L'armée franco-belge poursuit son avance et aura bientôt occupé toute la Ruhr.

Personne ne l'ignore, les gazettes allemandes l'annoncent à grand renfort de titres et de sous-titres éblouissants.

Demandez cependant, à cette foule aphone, ce qu'elle en pense. Après vous avoir lancé de côté un regard suspect et sournois, on vous répondra.

— Es wird doch nich immer dauern. — Ça ne durera pas toujours. Puis on ajoutera : « Quand les Français seront au bout, ils s'arrêteront !... »

Insistez, usez de ruse. Vos tentatives resteront vaines. Vous ne saurez rien, rien, rien... de ce que l'on pense. On préférera même vous tourner le dos qu'à prolonger une conversation qu'on trouve visiblement inutile.

Onze heures du soir, la rue se vide. A peine remarque-t-on de-ci de-là à l'angle des rues, épiant la police, quelques malheureuses, « fagottées » plutôt que vêtues, au visage mal fardé, qui, méprisant l'Allemand, trop chiche de ses marks, guettent le « Tommy » pour lui offrir des distractions rétribuées en pences et en livres.

Sur le gigantesque pont du Rhin, entre les statues équestres de Guillaume et du vieux Frédéric, le dernier train quitte Cologne. Tout retombe dans le calme, la rue est déserte.

On dort, en attendant l'édition du matin qui pour 50 marks apportera les dernières nouvelles sur la situation dans la Ruhr, situation dont on feint de se désintéresser mais qui à n'en pas douter, occupe tous les esprits.

Si l'Allemand ne dit pas son impression, c'est qu'elle est sans doute trop mauvaise.

« Mieux vaut se taire que mal parler » dit le proverbe.

Observant le vieux dicton, les Allemands gardent pour eux ce qu'ils pensent. Leur haine déguisée n'en est pas moins forte.

Telle est notre première impression en arrivant sur le Rhin.

Sera-t-elle confirmée dans la Ruhr ? Nous le saurons bientôt.

Marcel POLVENT.

Un drame au cabaret à Fouquières-lez-Lens

Un jeune Sidi tua un mutilé qui lui refusait à boire

Un drame rapide s'est déroulé, dimanche soir, rue de l'Eglise, à Fouquières-les-Lens dans un cabaret tenu par un mutilé de guerre, M. Benoit Dupuis.

" Je vous prie de sortir "

Il était environ 18 heures, quand un groupe de sidis entra dans la salle du cabaret où des danseurs évoluaient au son d'un orchestrion. Ces intrus roulèrent assitôt qu'on leur servit à boire, mais comme l'un d'eux Ouendi Mohamed Hoccine, âgé de 17 ans, était complètement ivre, le cabaretier et sa femme refusèrent d'accéder à leur désir et M. Dupuis, très poliment, ouvrant toute large la porte de l'estaminet, leur dit : « Je vous prie de sortir. »

Les Sidis sortirent emmenant Ouendi Mohamed, mais, pas pour longtemps, car celui-ci furieux quitta ses camarades et revint menaçant à l'estaminet.

Pour la seconde fois, M. Dupuis, l'empoignant par le bras le mit à la porte.

Le couteau fait son œuvre

La colère de l'arabe se transforma alors en folie furieuse et, saisissant des pierres, il les lança dans les vitres du cabaret qui volèrent en éclats.

Des clients consommaient et pouvaient être blessés, M. Dupuis sortit dans l'espoir de calmer l'algérien et se dirigea vers lui... mal lui en prit... L'arabe, dans l'ombre, avait ouvert un couteau. D'un bond, il sautait sur le cabaretier et lui plongeait son arme dans le cœur.

M. Dupuis chancela sous le terrible coup, il eut cependant la force de rentrer dans son cabaret. Horriblement pâle, il pénétra dans la cuisine, s'assit sur un escabeau, murmura : « Je suis bien touché ! » puis, il s'écroula. Il était mort.

Le Sidi est arrêté

L'Algérien, son coup fait, avait pris la fuite, mais le crime avait couru Fouquières-les-Lens et déjà, les gardes Blairvacq et Dassonville étaient à la recherche du coupable.

Ils le découvrirent rue du Cornet, chez le nommé Jean Ossoros. Ouendi Mohamed, toujours ivre et menaçant, était barricadé dans sa chambre et vociférait « qu'il vendrait cher sa peau ». Les gardes ne s'arrêtèrent point à cette menace. A coups d'épaules, ils ouvrirent la porte et, revolver au poing, pénétrèrent dans la chambre. Sous le canon des brownings, l'Algérien se montra plus couard, leva les bras en l'air et se rendit. Menottes au poignet, il fut, au milieu de la foule qui voulait le lyncher, conduit à la gendarmerie de Billy-Montigny. La, il passa des aveux et indiqua même l'endroit où il avait caché son couteau — une arme terrible — qui fut retrouvé. L'interrogatoire terminé, Ouendi Mohamed fut conduit à Béthune.

⁂

Le parquet, avisé, s'est rendu hier à Fouquières-les-Lens. Le médecin a constaté la mort de M. Dupuis qui, mutilé de guerre, marié et père de trois jeunes enfants, jouissait dans la commune d'une excellente et irréprochable réputation et était surtout connu comme un mutualiste ardent et convaincu.

Une petite Douaisienne aimait trop le bal

Elle s'y attarda, fut réprimandée et voulut se noyer

Mlle Marcelle Evrard, 16 ans, demeurant à Waziers, près Douai, cousine de la Berge-Gayant, s'était attardée dimanche soir au bal et au cinéma.

Elle reçut en rentrant une verte réprimande de son père. Elle en fut si affectée qu'après avoir passé une nuit à pleurer, elle résolut d'en finir avec la vie. Lundi matin, à 7 heures, en se rendant à son travail, à Douai, elle se jeta dans la Scarpe, près du pont du Marché-aux-Poissons.

Heureusement un passant, M. Paul Viseux, avait été témoin de son geste. Il se porta à son secours et put ramener la jeune fille sur la berge. Après avoir reçu des soins du docteur Monniez, Mlle Evrard a été reconduite chez ses parents.

Elle en sera quitte pour un rhume.

Un homme tomba de 55 mètres

IL VENAIT DE DECLARER LA NAISSANCE DE SON ENFANT A LA MAIRIE

Bonneville, 15. — A Saint-Gervais-les-Bains M. Delacquis Armand, qui revenait de faire la déclaration de naissance de son enfant à la mairie, est tombé dans le torrent du Bonnant, du haut du Pont du Diable, d'une hauteur de 55 mètres.

La gendarmerie n'a découvert le cadavre que trois jours après, grâce à des chiens policiers.

APRÈS L'INTERDICTION DU REICH

Les industriels refusent de nous livrer du charbon

Les troupes françaises ont occupé Bochum et le mouvement continue

Nous avons annoncé hier que les industriels de la Ruhr avaient conclu un accord avec la France et la Belgique pour continuer les livraisons de charbon au titre des réparations. Un impôt de 40 % allait être prélevé par les Alliés pour être remis aux exploitants dans le but de les couvrir de leurs frais. Les industriels avaient accepté cette proposition tout en faisant remarquer que la ratification de l'accord par leur gouvernement était indispensable. Or nous apprenons que le Reich vient d'opposer un refus formel à cette proposition.

Le gouvernement allemand interdit toute livraison

Essen, 15. — M. Coste avait convoqué au Kaisehof, à Essen, les industriel allemands en vue d'arriver à un accord sur les livraisons de charbon.

A 9 h. 30, un envoyé allemand se présentait disant que les industriels et les patrons des Mines ne pouvaient pas répondre à l'invitation qui leur avait été faite, le Gouvernement allemand leur ayant envoyé des instructions interdisant toute livraison de charbon à la France ou à la Belgique, sous quelque condition que ce soit. C'était la rupture des négociations.

Toutes les dispositions adoptées jusqu'à présent devenaient caduques.

Les troupes alliées font un bond de vingt kilomètres

En présence de cette carence des industriels allemands, le général Degoutte a ordonné l'extension du mouvement commencé à 7 heures 30 du matin.

Les troupes sont donc en train d'opérer un bond de 15 à 20 kilomètres en direction de Dortmund.

A l'heure actuelle, les troupes françaises appuyées au nord sur les troupes belges, doivent avoir déjà franchi la région de Bochum. On ne signale, jusqu'à présent, aucun incident.

Les principes suivis jusqu'ici continueront à être observée. On s'efforcera d'éviter toute charge nouvelle à la population ouvrière et de lui faire sentir le moins possible notre présence.

Au quartier général, on se montre extrêmement sobre de renseignements et la discrétion observée a été telle qu'à 10 heures personne ne savait ce qui se passait.

La nouvelle de la rupture des négociations et l'avance en direction de Dortmund ont été accueillies avec un vif intérêt et, du quartier général, ce fut vers 11 heures une ruée effrénée des journalistes de toutes les langues vers le téléphone et le télégraphe.

Bochum est occupée

Des détachements de cavalerie et d'infanterie sont entrés à Hattingen, Blankenstein, Mettmann et Velbert

Berlin, 15. — On mande de Bochum : Bochum a été occupée à midi par les français.

L'Hôtel de Ville, la poste, le télégraphe ont été occupés.

Hattingen, Blankenstein, Mettmann et Velbert ont été occupées également par des détachements de cavalerie et d'infanterie.

La marche en avant continue.

Des pierres ont été jetées sur les soldats français

Londres, 15. — Le correspondant de l'agence Reuter à Essen télégraphie qu'un incident se serait produit lors de l'occupation de la petite ville de Buer, près de Recklinghausen.

Des pierres auraient été lancées contre les soldats français.

Toutefois, aucun d'entre eux n'aurait été blessé.

A son arrivée, le général français a annoncé que des sanctions seraient prises contre le chef de police.

Des Français et des Belges ont été hués à Berlin

Berlin, 15. — L'incident qui s'est produit, hier, devant l'hôtel Bellevue, siège de la commission militaire interalliée, à Berlin, a présenté une certaine gravité.

Des bandes de manifestants, appartenant, semble-t-il, à des organisations ultranationalistes, s'étaient rassemblées devant cet hôtel.

Ayant reçu des renforts, ces bandes firent mine d'envahir l'hôtel.

Le départ des français et des belges était réclamé à grands cris.

Quelques manifestants grimpèrent sur la charpente de la marquise qui couvre la terrasse de l'hôtel, avec l'intention de pénétrer dans les pièces du premier étage.

A un moment donné, la police de sûreté fut débordée : des renforts lui furent envoyés qui établirent un cordon autour de l'hôtel.

Les manifestants firent arrêter les autobus et obligèrent les occupants, qui paraissaient étrangers, à montrer leurs papiers.

Les grands hôtels furent obligés à hisser en berne le drapeau impérial.

300.000 personnes manifestèrent devant le Reichstag

La « Montag Post » de Berlin évalue à 300.000 le nombre des personnes qui ont pris part à la manifestation devant le Reichstag, hier, à Berlin.

Les Socialistes Rhénans se dressent contre le capitalisme

Essen, 15. — Dans les réunions de protestation les socialistes, tout en protestant contre l'occupation de la Ruhr, ont appelé de leurs vœux l'entente internationale.

Les meetings ont déclaré que l'ennemi n'était pas dans la Ruhr, mais que c'était contre le capitalisme français et allemand que la classe ouvrière devait lutter.

Les Sammies vont partir de la Rhénanie

IL Y AURA « DES PLEURS ET DES GRINCEMENTS DE DENTS »

Les forces des Etats-Unis terminent leurs préparatifs de départ.

Pendant leur séjour, 300 soldats américains ont épousé des allemandes et l'on déclare que 250 autres mariages germano-américains sont sur le point de se conclure.

L'OCCUPATION DE LA RUHR

Dans une rue d'Essen, le général Rampon donne des ordres à une estafette

(Photo Branger)

L'ingénieur et le douanier français allant prendre leur poste dans une usine

(Photo Illustration)

A la Commission des Réparations

La notification du Reich n'a pas encore été examinée

Paris, 15. — La commission des réparations ne se réunit pas aujourd'hui. On ne sait encore quel jour elle examinera la lettre par laquelle le gouvernement allemand a informé les puissances alliées qu'il cessait ses versements en espèces et en nature. lettre qui lui a été transmise hier. Il n'y a, jusqu'à présent, à l'ordre du jour de la prochaine séance de demain, que l'audition des délégués autrichiens et hongrois, à propos du règlement et de la répétition de la dette autro-hongroise d'avant-guerre.

Mercredi, la commission doit entendre les délégués allemands, au sujet de la passation d'un contrat avec l'Italie, pour la livraison de benzol, au titre de réparations en nature.

La question de la Monnaie

Des mesures pourraient devenir inévitables si, par exemple, la Reichsbank entreprenait de priver la Ruhr de moyens monétaires. Rien que dans la région verte, les industriels allemands ont à verser en salaires, une somme moyenne de 5.000 marks par jour et par tête, pour une population de 450.000 ouvriers. Si le gouvernement allemand cherchait à provoquer des